

La haine de l'étranger

In: Revue européenne de migrations internationales. Vol. 10 N°2. pp. 45-55.

Citer ce document / Cite this document :

Hettlage-Varjas Andréa, Hettlage Robert. La haine de l'étranger. In: Revue européenne de migrations internationales. Vol. 10 N°2. pp. 45-55.

doi : 10.3406/remi.1994.1406

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/remi_0765-0752_1994_num_10_2_1406

Résumé

La haine de l'étranger

Andréa HETTLAGE-VARJAS, Robert HETTLAGE

Un cas bien connu de violence raciste en Suisse sert à analyser la composante la plus courante de la xénophobie : l'image d'une conspiration incontrôlable de rivaux, dont l'action doit être stoppée par les moyens les plus efficaces possible. Dans leur analyse des comportements racistes, les deux observateurs, en tant que représentants de deux disciplines scientifiques, concluent que l'interdisciplinarité est vouée à une xénophobie comparable, caractérisée par la peur de la concurrence, l'incapacité à prendre en compte la vision de l'autre et la décision consciente de se réserver la totalité des avantages.

Les auteurs prônent par conséquent la mobilisation du potentiel cognitif des deux disciplines pour comprendre les pulsions et les contraintes, en particulier la tendance à éliminer ce qui est inconnu, l'individu étranger en tant que bouc émissaire, la haine de l'étranger étant fondée sur la nécessité de maintenir des frontières et sur la peur du changement.

Abstract

On the hatred of foreigners

Andrea HETTLAGE-VARJAS, Robert HETTLAGE

A well-known case of racist violence in Switzerland serves as an example for the analysis of the most common element of xenophobia, i.e. the image of an uncontrollable conspiracy of rivals, whose action is to be stopped by the most effective means available. In their analysis of racist behaviour, the two observers, as representatives of two scientific disciplines, come to the conclusion that interdisciplinarity is bound to be a similar type of xenophobia characterized by the fear of competition, the incapacity to take into consideration the vision of others, the conscious decision to reserve the essential for oneself alone.

The authors opt therefore for the mobilization of the cognitive potential of the two disciplines in order to understand the impulsions and constraints, and particularly the tendency to eliminate both the unknown and the stranger as a scapegoat, the hatred of foreigners being based on the need to maintain boundaries and on the fear of changes.

Resumen

El odio del extranjero

Andréa HETTLAGE-VARJAS, Robert HETTLAGE

Un caso bien conocido de violencia racista en Suiza sirve a analizar el elemento más común de xenofobia : la imagen de una conspiración incontrolable de rivales, cuya acción debe ser detenida a través de los medios más eficaces posibles. En su análisis de los comportamientos racistas, los dos observadores, en calidad de representantes de dos disciplinas científicas, concluyen que la interdisciplinaridad está destinada a una xenofobia comparable, caracterizada por el miedo de la competencia, la incapacidad de tomar en cuenta la visión del otro y la decisión consciente de reservarse la totalidad de las ventajas.

Los autores preconizan por consiguiente la mobilización del potencial cognoscitivo de las dos disciplinas para comprender las pulsiones y las restricciones, en particular la tendencia a eliminar lo que es desconocido, el individuo extranjero en tanto que chivo expiatorio, estando el odio del extranjero basado en la necesidad de mantener fronteras y en el miedo del cambio.

Zusammenfassung

Der Fremdenhab

Andréa HETTLAGE-VARJAS, Robert HETTLAGE

Ausgehend von einem Beispiel rassistischer Gewalttätigkeit in der Schweiz werden die häufigsten Elemente des Fremdenhasses analysiert : die « mächtige », unkontrollierbare Masse, das Element des (sexuellen) Konkurrenten, die Konspirationsunterstellung, die Selbstermächtigung zum Handeln mit allen Mitteln, um die Unwissenden aufzurütteln und der « tödlichen Gefahr » Inhalt zu gebieten. Dieses Bild gibt Anlaß, die Analyse gegen die Beobachter selbst zu wenden.

Anhand der schwierigen Zusammenarbeit zwischen den zwei « xenophilen » Fachdisziplinen der

Autoren (Psychoanalyse und Soziologie) wird deutlich, daß auch hier ähnliche Vorurteile herrschen : die Angst vor der Konkurrenz des anderen, die Unfähigkeit, dessen Standpunkt einzunehmen, der Unwille, den « Kuchen » zu teilen.

Diese Selbsterkenntnis soll Anlaß sein, Erkenntnispotential beider Wissenschaften gemeinsam dafür einzusetzen, um die Impulse und sozialen Zwänge zu verstehen, die dazu führen, den Fremden oder das Fremde loswerden zu müssen ; sei es wegen seiner Ambivalenz, seiner Grenzziehung, seiner Innovation, seiner Herausforderung, aber auch wegen seiner bequemen Funktion als Sünderbock.



La haine de l'étranger

Andrea HETTLAGE-VARJAS,
Robert HETTLAGE*

Depuis quelques années le racisme et la haine xénophobe ont connu en Europe une nouvelle vague d'explosion jusqu'aux formes extrêmes de la « Purification ethnique » et des agressions contre les demandeurs d'asile. Les mots d'ordre nationalistes et les succès électoraux de l'extrême droite sont à nouveau à l'avant-scène de la politique. Plus les frontières extérieures deviennent poreuses, plus l'aspiration à éléver de nouvelles frontières croît de façon visible. Plus l'idée d'une « maison commune » en Europe prend de la force, plus s'expriment ouvertement les oppositions à une telle ouverture. La campagne pour l'entrée de la Suisse dans l'Union Européenne, ainsi que son rejet — de justesse — par le peuple suisse le 6 décembre 1992 montrent aussi que l'on n'est pas prêt à se sacrifier sur l'autel communautaire.

Face aux prétentions des étrangers, on devient vite intolérant et irritable. On se met sur la défensive si quelqu'un vous serre de trop près. Le rapport à l'étranger, ainsi que les flambées occasionnelles de haine semblent être en relation étroite avec ce que l'on éprouve comme étant à soi seul. Cela vaut pour les individus, les familles, les générations, les sous-cultures, les nations et les civilisations, ces différents domaines n'étant pas séparables.

Commençons par un exemple :

L'OBSERVATEUR OBSERVE L'ACTEUR⁽¹⁾

Un valet de ferme de 30 ans, Peter Kluse, fut condamné à 15 mois de prison par la Cour criminelle du canton de Zug pour avoir tiré au fusil à chevrotines sur le logement de demandeurs d'asile. Balz Theuss réalisa avec lui un entretien dont nous reproduisons ici des extraits⁽²⁾.

— *Th. : Que pensez-vous lorsque vous croisez un Tamoul ?*

(*) Traduction : Sabine ERBÉS-SEGUIN.

— K. : *Eh bien, je pense surtout, naturellement : encore une de ces têtes d'imbécile !*

— Th. : *Les demandeurs d'asile sont faibles et sans droits. Ils ont besoin de notre aide et de notre solidarité...*

— K. : *Mais le demandeur d'asile n'est pas faible ! J'en ai déjà vu qui pèsent 100 kg. D'accord, ils pèsent peut-être 50 kg quand ils arrivent, mais ils s'engraissent vite jusqu'à plus du double.*

— Th. : *A quoi avez-vous pensé quand vous avez tiré ?*

— K. : *Nous étions d'avis qu'il faut faire quelque chose. Les demandeurs d'asile sont le problème de politique intérieure qui va devenir le plus explosif. On ne le réglera pas avec des petits gants de dentelle... Si un Tamoul vient en touriste, alors d'accord. Nous faisons aussi du tourisme ; mais quand ce porc baise en plus une femme suisse, de pure race, alors il mérite qu'on lui tire dessus. Un Tamoul ne vient pas du tout en touriste, ça ne prend pas avec aucun Suisse normal, qui pense de façon sensée. Et quand il s'attaque à une Suisse — et c'est vrai aussi pour un mariage tout à fait normal — alors je ne peux pas regretter qu'il se fasse abattre.*

— Th. : *Et si la femme suisse souhaite cette relation ?*

— K. : *C'est justement là qu'est le problème politique. Si elle ne l'avait pas sous la main, cette poule ne pourrait pas vouloir de lui... Ce qu'on a pas sous la main, on ne peut pas épouser.*

— Th. : *Mais ceux qui ont grandi ici ne sont-ils pas comme nous ?*

— K. : *ah, ah, ah ! Tôt ou tard, le cochon qui sommeille se montre !*

— Th. : *Il se cache en tout homme...*

— K. : *Bien sûr... mais même le cochon qui sommeille a sa propre mentalité ».*

Ces propos montrent, sous une forme paroxystique combien le problème de la haine de l'étranger révèle de nombreuses facettes. Nous en présentons ici dix-sept.

1 - La présence de l'étranger est vécue comme une invasion et une intrusion. La mise en danger de sa propre identité devient une obsession dominante. Face à cette crise, les moyens les plus extrêmes d'opposition sont bons. On peut aller jusqu'à rejeter toute considération morale. Non seulement la violence est justifiée, mais elle est rationnalisée en autodéfense.

2 - La menace qui émane de l'étranger est ressentie dans le corps. Sa force est inacceptable et se dresse sur notre chemin. « Qui sommes-nous donc, pour nous laisser ainsi acculer dans un coin » ? Sommes-nous donc des « pauvres types » ? Si la faiblesse physique revêt une connotation sexuelle, le racisme est lui aussi souvent associé à la sexualité, aux peurs, aux interdits et aux vantardises qu'elle engendre. Ceci doit être mis en relation avec le fait que la perception de soi des humains est influencée de façon non négligeable par leurs fantasmes. Le « petit macho » — qu'il soit valet ou intellectuel, riche ou pauvre — redoute le concurrent qui le fait paraître impuissant.

3 - Le raciste se considère cependant, comme un « précurseur », qui rend attentif à la portée réelle de relations sociales qui ne sont pas encore perçues dans leur totalité. Ce sentiment est souvent couplé avec l'idée de la conspiration. La menace est représentée comme générale : nous, les nationaux, vivons des circonstances sociales très graves qui justifient le repli sur quelques revendications fondamentales. Qui ne voit pas le danger, qu'il soit individu ou nation, est évidemment

stupide, décadent et doit être tiré au plus tôt de son sommeil. Il faut utiliser pour cela des moyens guerriers : coups de feu, tumulte, feu et tempête. Il faut mettre en marche un détonateur ! Comme les responsables sont des corrompus, c'est le peuple qui doit se faire justice lui-même.

4 - La voix du peuple s'impose grâce à quelques témoins privilégiés. Ce sont ceux qui se sentent menacés dans leur identité et qui ne croient pas en « l'habit à la dernière mode » des Droits de l'Homme, du cosmopolitisme et de la « co-citoyenneté avec les étrangers ». L'étranger reste l'étranger. Et nous sommes nous. Paradoxalement, cette même égalité — condamnée — est utilisée à l'égard des étrangers, qui sont complètement dépersonnalisés. On ne parle pas d'individus, de leurs particularités et de leurs spécificités culturelles, mais on les désigne comme des ensembles, des « masses » (« les » Russes, « les » Tamouls). Cela permet de faire l'économie d'une analyse différenciée des souffrances, du sort et des formes de vie, et empêche du même coup d'entretenir des rapports de familiarité avec eux.

5 - Quelques-uns se prétendent « vigilants » et ne s'en laissent pas conter. Ils ont, intuitivement, des certitudes. Au premier coup d'œil, ils reconnaissent les méchants et le mal. Ils ne nourrissent aucun doute, ils n'ont pas de complexes et balaiennent toutes les instances inhibitrices qui pourraient freiner leur action.

6 - Les activistes racistes sont une minorité, ce qui ne les trouble guère et les conforte plutôt dans l'idée que les courageux sont toujours en minorité. Mais seuls, ils ne sont rien. Il y a chez eux le sentiment que de grands bénéfices et des espoirs de rédemption les attendent, après que la société aura été délivrée de ses éléments décadents : du travail pour tous, le « sentiment du nous » (*Wir-Gefühl*) retrouvé, la solidarité, la justice, la patrie et la vertu.

Ces six points font déjà apparaître que le phénomène de la haine de l'étranger en appelle à un mélange étroitement imbriqué de peurs, d'incitations, d'idées et de sentiments qu'il transforme en éléments de mobilisation politique, économique, sociale, psychique, consciente et inconsciente, physique et spirituelle, culturelle, ethnique et religieuse.

L'OBSERVATEUR (NE SE) REGARDE (PAS) LUI-MÊME

Les premières facettes de la haine de l'étranger ont laissé de côté la place de l'observateur. En effet, ce dernier n'est pas du tout présent sur scène, et cela fait typiquement partie de la discussion sur la haine xénophobe. A travers nos analyses et nos questionnements, nous nous excluons de l'analyse. Bien entendu, nous sommes épouvantés de tant de haine, de sottise, d'injustice, d'intolérance et de violence. Mais, de même que, pour celui qui hait les étrangers, ce qu'il hait et persécute est extérieur à lui, la haine de l'étranger se situe également hors de nous. Par le fait d'analyser un texte, d'apporter des preuves, nous faisons la démonstration de nos frontières sociales. Nous construisons la distance par rapport à « ces gens-là », en nous situant à un niveau éthique, psychologique, intellectuel, social et politique plus élevé. Nous avons besoin de cette ligne de démarcation pour pouvoir répondre à notre propre idéal généreux d'amitié pour l'étranger et pour nous sentir acceptés par notre groupe d'appartenance. Nous sommes ici, nous appartenons au

groupe, mais évidemment, nous sommes de l'autre côté, du bon côté. Nous sommes rationnels, ceux qui haïssent l'étranger sont irrationnels ; nous sommes cosmopolites, ils sont nationalistes ; nous sommes cultivés, ils sont incultes ; nous pensons, ils font. Nous examinons attentivement le problème, et qui ne le fait pas nous est déjà très étranger. Plaignons-nous les racistes, les méprisons-nous ou même les haïssons-nous ?

7 - D'ailleurs, est-ce que ceux qui aiment et ceux qui haïssent les étrangers se parlent ? Ils semblent se mouvoir dans deux mondes totalement différents. Il est vraisemblable que « nos » catégories culturelles, à nous qui aimons les étrangers, sont si éloignées de ceux qui les haïssent qu'une communication interculturelle est impossible. Ne sommes-nous pas, nous, une minorité qui n'est habituée à se mouvoir avec une certaine sécurité qu'à l'intérieur de frontières linguistiques et culturelles solides ? Notre territoire est plus étroit que nous ne le souhaiterions : qui donc lit les numéros spéciaux sur la haine de l'étranger ? Qui assiste aux journées d'étude sur la tolérance et l'anti-racisme ? Sûrement pas les racistes !

« Les autres » — qu'il s'agisse de ceux qui manifestent ouvertement leur haine ou de la majorité silencieuse — ont toujours un autre discours, d'autres sentiments, d'autres peines, d'autres techniques d'analyse, ils ressentent d'autres menaces, d'autres espoirs et d'autres attentes. Les états d'âme fondamentaux des uns et des autres et ce qui les symbolise sont extrêmement éloignés. N'est-ce pas précisément ce qui caractérise la confrontation entre celui qui hait l'étranger et l'étranger véritable, celui qui vient d'ailleurs : l'éloignement réciproque de deux mondes sociaux, l'incapacité à se mettre à la place de l'autre, l'impossibilité de se comprendre ? Le manque de compréhension a beaucoup à faire avec l'incapacité à se faire comprendre de l'autre.

8 - Mais même les relations à l'intérieur des groupes intellectuels de la minorité et entre eux ne sont pas dépourvues d'obstacles à la communication et de différences. C'est l'illusion des professions de la parole et de l'écrit de croire qu'elles pourraient maîtriser le dialogue. Ils sont, eux aussi, possédés par la crainte d'un envahisseur de leur domaine par les autres. Ils ont aussi leurs peurs des contacts et leur sentiment d'incompétence. La violence des échanges inter-disciplinaires — et ceux qui portent sur les étrangers n'en sont pas le moindre exemple — montre que les représentants des autres disciplines sont perçus comme « les autres ». De plus, chaque discipline s'efforce de tenir les autres éloignés de ses propres sources, ou tout au moins, de filtrer l'entrée dans leur domaine. On a beaucoup de place les uns à côté des autres — et si possible chacun sur son terrain soigneusement délimité. Mais les contacts sont du même type que ceux du touriste à l'étranger : ce qu'il voit lui paraît exotique, et il est lui-même perçu comme exotique. Il n'a pas le droit de « s'installer », de paître dans un autre pré, de changer de statut, de mettre sa propre identité en question, et par là, d'embrouiller la perception de soi et les habitudes de vie des « nationaux ». L'inter-disciplinarité n'est pas une véritable interprétation. La xénophobie intellectuelle n'est, il est vrai, pas encore la haine de l'étranger, mais dès qu'il est question de « partager le gâteau » (par exemple les subventions de recherche, la répartition des compétences, le renom), il s'agit vraiment de défendre sa peau. On se bat alors avec de solides cuirasses.

9 - Depuis leur origine, la psychanalyse et la sociologie — même si, et peut-être parce qu'elles sont apparentées — ont en commun d'étranges expériences de

répulsion xénophobe et d'attraction xénophile. Elles pourraient, précisément par ce biais, coopérer au mieux pour étudier la haine de l'étranger. Si, en effet, elles s'engagent l'une envers l'autre sans mettre en avant les frontières entre elles, elles peuvent alors remarquer que dans la haine de l'étranger, trois phénomènes se recouvrent : le domaine du soi, les conditions de l'échange entre deux ou plusieurs individus et le domaine de la culture et de la société.

Le soi n'est pas du ressort de la seule psychanalyse, de même que la société n'appartient pas seulement au sociologue. L'individu est évidemment dépendant de son environnement et les expériences individuelles sont toujours liées aux décisions collectives.

L'entrée spécifique de la psychanalyse dans le problème de la haine de l'étranger est classiquement la recherche de la dimension inconsciente du phénomène. Celle-ci se manifeste par le fait qu'elle s'abstrait du conscient et que c'est précisément à travers cette abstraction qu'elle cherche à définir le conscient. En tant que psychanalyste, — et indépendamment du domaine dont il s'agit, culturel, de société ou individuel — je poserai toujours la question de savoir ce qui échappe à la conscience et à la raison, et détermine ainsi le comportement d'opposition à l'étranger.

Qu'en est-il du sociologue ? Il s'intéresse à la dimension sociale de nos actes, c'est-à-dire aux conséquences du fait que les hommes sont influencés les uns par les autres dans leurs perceptions, leurs pensées et leurs comportements par le biais de systèmes de relations relativement stables (tels que la stratification sociale, l'éducation, le niveau de prospérité, l'habitat, etc.). Le sociologue est donc amené à essayer de comprendre et d'expliquer dans quelle mesure la haine xénophobe est conditionnée par le type et la forme de ces relations croisées.

A cela, le psychanalyste, bien entendu, ne reste pas indifférent. Il est en effet important pour lui de savoir pourquoi les hommes utilisent les expériences qu'ils font au cours de leur vie individuelle et sociale, de façon à les transformer en haine de l'étranger, et inversement, quel est le rôle inconscient de la haine de l'étranger dans la constitution des identités individuelles et collectives.

Ceci intéresse, à son tour, le sociologue. Mais il prend les fonctions inconscientes (en principe non explicitées) comme un donné (« les données ») dans sa description et son analyse. De cette façon, il les intègre dans le modèle de relations sociales dont il veut analyser les régularités et les capacités de régulation spécifiques.

Nous souhaitons rendre explicite cette relation et la nommons « dispositif socio-psychologique ». Il en résulte également qu'à l'encontre de la façon dont les disciplines se sont jusqu'ici définies, le social n'est pas expliqué seulement par le social, ni le psychique par le psychique.

LA TRAVERSÉE DES FRONTIÈRES : OBSERVATIONS CONJOINTES SUR SOI ET L'ACTEUR

10 - Un tel dispositif socio-psychologique rend possible une caractérisation plus large et plus profonde de la haine de l'étranger. Il s'agit d'une émotion, portée par le désir d'une personne ou d'un groupe d'écartier de son chemin d'autres personnes ou d'autres groupes. Cette pulsion peut comporter plusieurs méthodes pour « s'en débarrasser ». En raison d'une position sociale spécifique, un groupe

(ceux qui haïssent l'étranger) se considère comme l'accusateur, et évalue les moyens propres à construire ou à conserver une position à son avantage ou au détriment de l'autre (c'est-à-dire de l'étranger). Les attributions de spécificités ou de manières d'agir sont idéologiques, c'est-à-dire qu'elles sont généralisantes, absolues, dichotomiques, sans contrôle des affects et immunisées contre toute tentative de réfutation. Les jugements sont toujours portés de façon à établir qu'il y a agression à l'encontre de l'accusateur.

11 - Pourquoi est-ce précisément l'étranger, et non le voisin, qui est détesté ?
 Psychanalyse et sociologie s'accordent pour considérer que l'étranger incarne l'ambivalence. Il est physiquement présent, mais culturellement absent. Il est dedans et dehors. C'est précisément à cause de ses positions à la marge qu'il rend les frontières peu sûres pour les nationaux. Parce qu'il est « ceci plus cela », il ne peut pas être défini tout de suite de façon univoque, il est donc non familier. L'étranger est incompréhensible et incompris. Comme le national, dans son environnement familial, ne peut pas facilement éluder l'incompréhensible, l'étranger devient pour lui un problème existentiel

12 - Des nationaux sont tout à fait capables individuellement de considérer des étrangers à titre individuel comme l'occasion d'une meilleure compréhension, sur le plan culturel, comme un enrichissement personnel et la possibilité de développer ses propres capacités d'innovation. Mais collectivement, on en vient rarement à de telles rencontres. L'autre ne sera plus alors l'occasion de faire évoluer son propre point de vue, mais il sera vécu comme une menace. Ceci conduit à ériger des frontières plus infranchissables, à exclure ce qui est étrange et inquiétant et à le faire disparaître. La masse ne fait pas de détail. Le grand nombre n'est pas capable de trouver des catégories claires pour juger les observateurs et les observés. La masse éprouve de la peur, l'impact de la diversité culturelle s'inverse, passant de gains culturels envisageables à des pertes culturelles.

13 - Toute exclusion ne comporte pas un phénomène de haine de l'étranger.
 La perception et la garantie de frontières sont impératives pour tout individu et toute collectivité. La frontière définit ce qui est à soi et le différencie de l'autre. Elle permet la stabilisation sans laquelle le sentiment de soi et l'identité culturelle ne sont pas pensables.

Le passage dans la zone de la haine de l'étranger se produit lorsque les frontières ne sont plus flexibles et poreuses, mais perçues comme des instruments rigides d'auto-consolidation. Dans ce cas, l'étranger devient si menaçant qu'il faut s'armer contre lui et le rejeter de toute sa force. Cependant, il ne s'agit pas encore de haine de l'étranger, mais de peur (xénophobie). La peur se transforme en haine lorsqu'on ne parvient pas à faire disparaître ce que l'on doit absolument repousser, et qu'on fait ainsi l'expérience de sa propre faiblesse. Une telle expérience doit absolument être effacée. Il faut donc faire disparaître de ce monde celui qui en est responsable.

14 - La haine de l'étranger devient racisme lorsque les qualités biologiques supposées appartenir à un groupe national sont exaltées et formulées en termes d'aspiration à la domination. L'édification de frontières reçoit un fondement génétique. Il semble en tout cas qu'actuellement, au lieu de marqueurs biologiques, on

utilise des signes ethnico-culturels et religieux pour justifier le réarmement raciste. Mais ne nous trompons pas sur la vitalité de l'argument biologique. Aujourd'hui, en une époque de frontières géographiques poreuses et de migrations de masse, le problème de la constitution de frontières psychologiques, culturelles et biologiques n'est pas posé directement. Ces dernières ne constituent que l'ersatz des autres : la « purification ethnique » devient le substitut d'insatisfactions vécues, mais refoulées.

15 - La haine n'est pas une émotion stable, elle n'a pas de point d'ancrage fixe : l'étranger évolue, la haine aussi. Comme il existe dans chaque société, chaque culture et chaque âme, des zones d'étrangeté, d'inachèvement, d'ambivalence, la peur et le potentiel de haine ne cessent de croître. Il existe un moyen éprouvé pour se débarrasser des souffrances dues à ses propres limitations, du désenchantement et peut-être de la haine de soi, c'est d'expulser loin de soi, les occasions de blessure. L'étranger devient ainsi bouc émissaire. Nous ne sommes pas ceux qui haïssent, mais c'est l'étranger qui est l'agresseur, et nous ne faisons que soutenir nos propres intérêts. Pour avoir causé du trouble, il doit être expulsé du monde. Le bouc émissaire étranger n'est pas un stabilisateur psychologique et un ciment social sans importance car lorsqu'un agresseur est balayé du chemin, il faut en fabriquer un autre. Mais le groupe qui était jusque là haï peut devenir indifférent, dès lors qu'un nouveau symbole du méchant se présente.

Dans le livre de Mario Vargas Llosa *Tante Julia et le copiste*, ce changement de rôles des Albanais aux Norvégiens est présenté et parodié de façon exemplaire. Ce qu'un groupe incarnait de sous-humanité sera effacé parce que l'autre groupe le dépasse encore. De plus, l'auteur montre clairement que ce ne sont ni « les » Albanais, ni « les » Norvégiens qui sont objet de haine, mais que la haine sert de stimulant et de contenant à tout ce qui est à la fois inconnu et fascinant — qu'il s'agisse de pratiques sexuelles inhabituelles, sodomie, sadisme ou tout autre rupture des normes.

16 - La haine de l'étranger et le racisme évoluent aussi en ce sens qu'ils oscillent entre latence et apparition au grand jour. Ils sont toujours présents mais deviennent manifestes dans des circonstances particulières, des changements sociaux abrupts (par exemple la chute du Mur et la fin de l'affrontement traditionnel est/ouest) et des crises personnelles spécifiques comme le chômage par exemple. Ils rendent, tendanciellement, anomique, c'est-à-dire privé d'orientation. On cherche donc un ordre nouveau qui repousse à l'extérieur, et donc supprime, l'instable, le non réglementé, bref l'anomique. Dans une situation normalement satisfaisante sur les plans personnel et social, la haine de l'étranger retombe dans une position de latence.

17 - La haine possède un élément supplémentaire de variation. Comme elle a surtout à voir avec les côtés sombres de la vie, ceux dont on ne parle pas volontiers, on s'efforce de la rendre invisible aux autres et à soi. La haine est donc détachée de son ancrage personnel. Les haineux et les racistes, ce sont toujours « les autres ». Ainsi, la haine devient inconsciente, et agit de façon incontrôlée. A cause de son faible accès à la conscience, elle est facile à stimuler. Cela explique pourquoi, dans un ciel apparemment bleu, des citoyens et citoyennes qui paraissaient tranquilles, paisibles, se laissent séduire par le racisme. Celui qui redécouvre « le véritable ennemi » peut compter mobiliser « le peuple » contre lui.

L'histoire a, en règle générale, montré que la haine de l'étranger — latente ou ouverte — représente une constante de l'humanité. Proclamer la vertu de la tolérance demeure relativement sans espoir si l'on n'a pas appris à contempler en face le phénomène de haine de l'autre, et si par conséquent on oublie d'analyser les diverses sources auxquelles s'alimente le désir d'anéantir. Qui ne s'est pas d'abord efforcé de s'affronter à ses propres incompatibilités et insuffisances ne pourra pas supporter la différence. Une politique de tolérance — même très louable — achoppera toujours sur un rapport non résolu à soi, à ses propres limites et à sa propre histoire.

Notes et références bibliographiques

(1) « Tâter » signifie à la fois auteur d'un acte et coupable (NDT).

(2) *Das Magazin*, n° 47, 1990, p. 52-53.

BARTH (F.). *Ethnic Groups and Boundaries. The Social Organization of Culture Difference*. Allen and Unwin, London, 1969.

BAUMAN (Z.). *Ambivalence and Modernity*. Polity Press, Cambridge, 1989.

BIELEFELD (U.). Ed. *Das Eigene und das Fremde*. Junius, Hambourg, 1991.

DIJK (T.-A.) van. *Communicating Racism. Ethic Prejudice in Thought and Talk*. Sage Publications, London, 1987.

FÖGEN (M.-T.). *Fremde des Gesellschaft : historische und sozialwissenschaftliche Untersuchungen*. Klostermann, Frankfurt, 1991.

KRISTEVA (J.). *Étrangers à nous-mêmes*. Fayard, Paris, 1988.

MILES (R.). *Racism*. Routledge, London, 1989.

OHLE (K.). *Das Ich und das Andere. Grundzüge einer Soziologie des Fremden*. Fischer, Stuttgart, 1978.

TAGUIEFF (P.-A.). *La force du préjugé*. Gallimard, Paris, 1988.

VARGAS LLOSA (M.). *Tante Julia und der Kunstsschreiber*. Suhrkamp, Frankfurt, 1985.

La haine de l'étranger

Andrea HETTLAGE-VARJAS, Robert HETTLAGE

Un cas bien connu de violence raciste en Suisse sert à analyser la composante la plus courante de la xénophobie : l'image d'une conspiration incontrôlable de rivaux, dont l'action doit être stoppée par les moyens les plus efficaces possibles. Dans leur analyse des comportements racistes, les deux observateurs, en tant que représentants de deux disciplines scientifiques, concluent que l'interdisciplinarité est vouée à une xénophobie comparable, caractérisée par la peur de la concurrence, l'incapacité à prendre en compte la vision de l'autre et la décision consciente de se réserver la totalité des avantages.

Les auteurs prônent par conséquent la mobilisation du potentiel cognitif des deux disciplines pour comprendre les pulsions et les contraintes, en particulier la tendance à éliminer ce qui est inconnu, l'individu étranger en tant que bouc émissaire, la haine de l'étranger étant fondée sur la nécessité de maintenir des frontières et sur la peur du changement.

On the hate of foreigners

Andrea HETTLAGE-VARJAS, Robert HETTLAGE

A well-known case of racist violence in Switzerland serves as an example for the analysis of the most common element of xenophobia, i.e. the image of an uncontrollable conspiracy of rivals, whose action is to be stopped by the most effective means available. In their analysis of racist behaviour, the two observers, as representatives of two scientific disciplines, come to the conclusion that interdisciplinary is bound to be a similar type of xenophobia characterized by the fear of concurrence, the incapacity to take into consideration the vision of others, the conscious decision to reserve the essential for oneself alone.

The authors opt therefore for the mobilization of the cognitive potential of the two disciplines in order to understand the impulsions and constraints, and particularly the tendency to eliminate both the unknown and the stranger as a scapegoat, the hate of foreigners being based on the need to maintain boundaries and on the fear of changes.

El odio del extranjero

Andrea HETTLAGE-VARJAS, Robert HETTLAGE

Un caso bien conocido de violencia racista en Suiza sirve a analizar el elemento más común de xenofobia : la imagen de una conspiración incontrolable de rivales, cuya acción debe ser detenida a través de los medios más eficaces posibles. En su análisis de los comportamientos racistas, los dos observadores, en calidad de representantes de dos disciplinas científicas, concluyen que la interdisciplinaridad está destinada a una xenofobia comparable, caracterizada por el miedo de la competencia, la incapacidad de tomar en cuenta la visión del otro y la decisión consciente de reservarse la totalidad de las ventajas.

Los autores preconizan por consiguiente la mobilización del potencial cognoscitivo de las dos disciplinas para comprender las pulsiones y las restricciones, en particular la tendencia a eliminar lo que es desconocido, el individuo extranjero en tanto que chivo expiatorio, estando el odio del extranjero basado en la necesidad de mantener fronteras y en el miedo del cambio.

Der Fremdenhab

Andrea HETTLAGE-VARJAS, Robert HETTLAGE

Ausgehend von einem Beispiel rassistischer Gewalttätigkeit in der Schweiz werden die häufigsten Elemente des Fremdenhasses analysiert : die « mächtige », unkontrollierbare Masse, das Element des (sexuellen) Konkurrenten, die Konspirationsunterstellung, die Selbstermächtigung zum Handeln mit allen Mitteln, um die Unwissenden aufzurütteln und der « tödlichen Gefahr » Inhalt zu gebieten. Dieses Bild gibt Anlaß, die Analyse gegen die Beobachter selbst zu wenden.

Anhand der schwierigen Zusammenarbeit zwischen den zwei « xenophilen » Fachdisziplinen der Autoren (Psychoanalyse und Soziologie) wird deutlich, daß auch hier ähnliche Vorurteile herrschen : die Angst vor der Konkurrenz des anderen, die Unfähigkeit, dessen Standpunkt einzunehmen, der Unwille, den « Kuchen » zu teilen.

Diese Selbsterkenntnis soll Anlaß sein, Erkenntnispotential beider Wissenschaften gemeinsam dafür einzusetzen, um die Impulse und sozialen Zwänge zu verstehen, die dazu führen, den Fremden oder das Fremde loswerden zu müssen ; sei es wegen seiner Ambivalenz, seiner Grenzziehung, seiner Innovation, seiner Herausforderung, aber auch wegen seiner bequemen Funktion als Sündenbock.